

S'adresser au bureau du journal de 8 heures du matin à 6 heures du soir

REDACTION ET ADMINISTRATION

URUGUAY 26

(Imprimerie Latine)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

Année V Num. 1156-1036

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO - Mercredi 13 Mars 1895

ABONNEMENTS

MONTEVIDEO	CAMPAGNE
Un mois..... \$ 1,00 or 1,20 or	
Trois..... \$ 3,00 or 3,60 or	
Six..... \$ 5,50 or 7,00 or	
Un an..... \$ 10,00 or 13,50 or	
Numéro du jour..... \$ 0,06	
ancien..... \$ 0,10	

Les abonnements partent des 1er au 15 de chaque mois

Ah! Monsieur le Sénateur

Nous pensons nous aussi qu'on aurait tort d'attacher plus d'importance qu'il ne convient à l'article impertinent publié l'autre jour dans *El Heraldo*, et aggravé plutôt qu'atténué depuis par une réplique à *La España Moderna*.

L'effervescent rédacteur de *El Heraldo*, à qui l'on prêtait naguère l'ambition de représenter son pays dans une République voisine, dont il semblerait regretter souvent l'atmosphère salubre, aise voir depuis quelque temps une fâcheuse tendance à dauber sur ceux-là mêmes qu'il ambitionne d'avoir pour collègues.

Il y a récidivé chez lui—puisque *El Heraldo* est lui-même dans ces agitations intempestives au Corps Diplomatique et Consulaire.

Certes, ce n'est pas nous qui blâmerions une protestation indignée ou un homérique état de rire, si quelque jour un Ministre ou un Consul se permettait une incartade gratuite, blessante pour le pays auprès duquel il est accrédité.

Nous comprenons, nous partageons toutes les susceptibilités du patriotisme. Et si *El Heraldo* s'en était tenu à demander que la chancellerie uruguayenne ne soit pas transformée en une sorte de couloir où l'on entre et d'où l'on sort à volonté, comme dans un bazar ou un café, nous ne pourrions blâmer sa propagande.

Les règles de la courtoisie diplomatique ne changent pas avec les capitales, et nous entendons, quant à nous, que M. Estradulas a droit à autant d'égards que n'importe quel grand ministre des affaires étrangères en Europe, de la part des ministres et des consuls appelés à conférer avec lui.

Mais le cas de *El Heraldo* est tout autre.

Ce journal, en effet, qui s'incarne d'après son propre aveu en tout un sénateur de la Nation, et de qui par suite on pourrait espérer que la jovialité naturelle serait tempérée par la circonspection des fonctions législatives qu'il remplit, n'est permis de railler sans mesure les ministres, les consuls, les vice-consuls, leurs uniformes et leurs décorations; il en est venu jusqu'à assimiler quelques-uns d'entre eux à des gardes civils ruraux, à ceux de Canelones, par exemple.

Ce farouche contempteur des broderies diplomatiques n'a pas même voulu les élever aux masques d'Abellal.

Qu'il n'y ait point là les éléments d'un *casus belli*, d'accord; qu'il soit même à désirer que des dédaigneux de pitoyables facéties on se borne à en rire, d'accord encore.

Quelles qu'aient été les relations du sénatorial journaliste avec les pouvoirs publics, on aurait tort incontestablement de solidariser ceux-ci avec celui-là, et nous serions navrés que qui conque eût pu croire qu'il y avait lieu d'en faire des remontrances officielles.

Ces choses-là son suffisamment châtiées par la réprobation qu'elles inspirent à tous les gens sensés, dès le premier moment.

Une épigramme suffisait. Et comme elle était facile! Comment! c'est l'homme aux guêtres blanches qui se permettait de railler des décorations qui prouvent tout au moins que celui qui les porte ait mérité l'effluve et la considération des gouvernements auprès desquels il fut accrédité!

Et puis si un vice-consul, et même un consul sans vice, ne sont pas grand-chose, qu'est-ce, à vrai dire, qu'un sénateur nommé dans les conditions qui ont fait du séminent directeur de *El Heraldo* un vénérable Père Conscrii?

Ah! monsieur le sénateur, je ne suis pas votre humble serviteur.

Demandez à Béranger. Un de nos amis dont les fonctions consulaires n'ont pas congelé la langue a eu hier matin un mot vengeur. Nous ne résistons pas à la tentation de le rééditer. Il pourra nous servir d'épimythion: Il venait de lire la fière déclaration, *«El Heraldo, c'est moi»*.

—Spirituil! s'écria-t-il, il n'est pas plus biau pour ça.

DOLMAN.

CANROBERT

Toute la presse française, sans distinction de nuances, a consacré des articles émus et élogieux au maréchal Canrobert qui venait de mourir. Elle est unanime à rappeler les magnifiques états de service, les glorieux faits d'armes de l'héroïque et brave soldat, qui, s'il avait commandé en 1870, comme on l'a dit, l'armée de Metz, au lieu de Bazaine, aurait peut-être changé la face des choses. On sait que le maréchal Canrobert conquit ses premiers grades sur la terre d'Afrique, où il prit part ensuite à l'expédition de Crimée, à la suite de laquelle il fut nommé maréchal, et plus tard à la guerre d'Italie. Il devait enfin acheter de sa covrue du gloire à Gravelotte et à Saint-Privat. Voici un extrait de l'article publié dans le *Quotidien* par le général du Barail sur le regrettable maréchal:

C'est à Paris, dont il était gouverneur militaire, que la guerre de 1870 le surprit. Mais à Dieu que l'Empereur eût maintenu la première organisation qu'il avait eu l'idée pour la guerre!

Les forces militaires de la France étaient divisées en trois grandes armées et le commandement de la troisième était réservé à l'illustre maréchal Canrobert.

Après l'échec de Frœschwiller, le maréchal Canrobert, qui commandait toutes les forces réunies au camp de Châlons, fut appelé à Metz pour commander à l'armée du Rhin, le 6^e corps. L'ennemi était tellement rapproché de nos lignes qu'une des divisions du maréchal ne put fournir qu'un seul régiment. L'Empereur, en remettant le commandement en chef de toutes les armées au maréchal Bazaine, se préoccupait du rôle réservé au maréchal Canrobert.

Il lui était pénible de penser que cet illustre maréchal allait se trouver sous les ordres du maréchal Bazaine qui, soixante ans auparavant, servait comme colonel dans l'armée que Canrobert commandait si glorieusement en Crimée. Mais le maréchal n'hésita pas; avec une abnégation, un esprit de sacrifice admirables, il accepta sans la moindre hésitation ce rôle effaçé qui lui était réservé et où encore, dans les journées de Gravelotte et de Saint-Privat, il sut porter si haut l'honneur des armes françaises.

Il tint dans Saint-Privat avec une énergie indomptable, et si, le soir, le maréchal Bazaine lui avait envoyé comme secours un corps de réserve, certainement Canrobert reprérait toutes les positions conquises et infligerait aux troupes allemandes un échec assez sérieux pour rendre au moins libre la route de Verdun et assurer le passage des troupes: tout pouvait être sauvé.

Mais je m'arrête: il faut savoir se borner. Partout où le maréchal Canrobert s'est trouvé il a donné l'exemple de toutes les vertus guerrières. Ce qui le distinguait entre tous était la noblesse de son cœur, l'élevation de ses sentiments et une bienveillance inépuisable pour les troupes qu'il avait sous ses ordres et dont il s'occupait avec une sollicitude que rien ne pouvait lasser.

Avec Canrobert, disparaît le dernier maréchal de France. On lui a reproché souvent sa participation au coup d'Etat.

Il quitta l'Algérie à cette époque, en effet, pour prendre à Paris le commandement d'une brigade.

Mais, si nous en croyons le *Temps*, il fut signalé comme hésitant et exécuta sans zèle les ordres qu'il avait reçus le 2 Décembre. Il est vrai que, quelques jours après, il acceptait d'être nommé officier d'ordonnance du prince président. Notre confrère ajoute qu'à partir de ce moment sa fidélité ne s'est jamais démentie. Mais à quoi bon éroquer ce souvenir politique? Il ne convient plus, à cette heure, que de rappeler les belles pages militaires du maréchal Canrobert.

CHARCOT ET LES HYPNOTISEURS

La mort du plus illustre des hypnotiseurs n'a pas débourné l'attention des autres et ils bénéficient en masse de l'autorité incontestable de leur chef.

Ce n'est pas dire que le docteur Charcot ait précisément tout inventé. Il a eu dans les temps écoulés des prédécesseurs remarquables quoique discutés; de son vivant il trouva de vaillants compétiteurs et aujourd'hui ses successeurs apparaissent nombreux et qui, dans leur témérité, le dépassent. Seulement, du jour où, en cette année mémorable de 1882, le docteur Charcot, qu'un travail très complet de M. Ch. Richet darange, lui, à l'Académie des sciences, la synthèse de ses observations à la Salpêtrière depuis 1873, l'hypnotisme aux yeux des gens graves exista.

L'antiquité eut un soin tout spécial l'hypnotisme. Le Collège des prêtres, à Memphis, à Babylone ou sur les hauteurs du Thibet avait lui-même en l'art de dominer, de tuer et de guérir possédait ses chorales de somnambules appelées voyantes, et ce n'était pas une des branches les plus dédaignées de ce grand arbre de la science divine que la thaumaturgie et l'ermétisme pratique, mais les cryptes du temple, l'homme des sanctuaires étaient les miracles qui s'élevaient au son du gong et à la lueur des miroirs d'alcovettes dans nos grands hôpitaux.

Le moyen âge, plus rapproché de nous, est fertile en fascinateurs, en sorciers, en possédés et en exorcistes. Toujours hypnotiseurs et hypnotisés. De tout temps l'humanité se divisa en ces deux groupes. Seulement, au lieu de guérir par la douche, on chargeait le bûcher d'éclairs défilant l'hyat vie ou la démolition. De Lancer, Bodin et bien d'autres anéantirent dans les flammes ceux et celles qui de dranges convulsions et de pures étranges pouvoirs affligés. Les Charcot de ce temps accomplirent au fait leurs épiphanies et leurs miracles, et l'on guérissait par la mort le malade ou son médecin à la fois, médecin coupable souvent d'avoir suggéré la maladie.

Et une opinion vague se levait, l'œil de certains êtres mal privilégiés dégageait des masses, des esprits antiques capables d'influencer autour d'eux les organismes supérieurs. C'était le commencement de cette théorie du fluide qui devait pompeusement proclamer un homme venu de Vienne, Mesmer. Celui-ci instaura le Magnétisme. Autour de son baquet il établit une chaîne de névropathes persuadés qu'ils y puisaient une vie nouvelle, la par le thaumaturge déposée. Il alla jusqu'à magnétiser des arbres, des animaux, des choses; et si par ce que maintenant le zozre Jacob, du trouble mo moins, est son disciple dernier.

Il en eût de plus sérieux: les Dalezars, les Lafontaine, les du Poit, les Paysages, animés de quelque charlatanisme, mais aussi du plus louable désir d'apporter un apaisement aux maux de l'humanité. Au lieu du biquet, la prière du regard, les passés des patients, tantôt lentes, tantôt pressées, saluant le saint d'une sainte émanée de l'opérateur ou le débarrassant de ses mauvais fluides. Du moins le croyaient-ils, et ceux qui voulaient être persuadés n'enregistraient point trop à s'en plaindre, car, selon le mot immortel du prophète de la Salpêtrière, avant tout, c'est elle qui sauve. Souvent même les sujets s'éveillaient à une nouvelle vie: l'écou des forces cosmiques, ils apercevaient les objets et les êtres à travers les distances et les murs, voyaient en eux-mêmes et reconstituaient leurs rêves bizarres comme des pressentiments d'un monde de des esprits inconnus.

La science officielle les méprisait, quand elle ne les fustigeait pas de ses colères.

Enfin, un homme vint du rom de Braid: il repoussa l'hypothèse du fluide, abandonna les

passes, rejeta presque les fatigues de l'emprise du regard, à quoi il substitua son porte-lan-cette assez brillant pour, à vingt-cinq centimètres, faire tomber les nerveux en catalepsie. Procédé assez semblable à celui du Cagliostro qui faisait lire l'avenir à des petits garçons dans des rases d'eau. Oul, le bouchon de carafe créa le «Braidisme», c'est-à-dire l'hypnotisme déjà. L'abbé Faria, d'autre part, dédaignant, lui aussi, le fluide, cria à ses sujets: «Dormez! Et ils dormaient. La «Suggestion» naissait.

Faria est le père de l'école de Nancy; tandis que de Braid sort de l'école de Paris; Charcot, ayant beaucoup étudié les hystériques, expérimenta sur elles la grande hypnose; il usa du gong, de la lumière brûlante et, peu préoccupé de guérir des crises, il fut un admirable metteur en scène de crises. En revanche, le Dr. Bernheim, le Dr. Liebaut, de Nancy, par la suggestion, par le verbe, manifestation de la volonté, s'appliquèrent à créer dans leurs malades un état de crédulité favorable à la guérison. Des polémiques s'engagèrent entre la Salpêtrière et Nancy. Honneur à Bernheim; dont la bonne volonté est indiscutable, gloire à Charcot qui fut plus positif.

Pendant ce temps, à la Charité, le Dr. Luyss essayait de médicamenter, à distance, les hypnotisés. Trouvaille remarquable si elle est exacte car du la sorte on se dispenserait d'empoisonner le corps pour le rétablir. La morphine, la strychnine, le bromure de potassium, que sais-je? approchés d'une somnambule propagée des impressions variées de jolo ou de terreur. Soutenu et devancé par l'école de médecine de Hôchefort, le Dr. Luyss crut triompher l'effort, avec son sujet Esther et ses petits tubas, à une Commission choisie par l'Académie de médecine où MM. les docteurs Bergeron, Brouardel, Gariel, Dujardin-Beaumet, siégeaient sous la présidence de M. Hérard. Le procès-verbal de ces expériences fut excellent, mais il y eut un remords dans la docte assemblée.

M. Brouardel crut compromise à jamais la médecine courante et M. Dujardin-Beaumont, rapporteur, déclara qu'il n'y avait là que «fantaisies» et «caprices». L'honorable docteur Luyss avait été trompé... Il ne se tint pas pour vaincu et protesta vivement, le 7 août 1883, en un discours remarquable.

Malgré cet échec, il s'obstina à agrandir encore le champ de ses découvertes. Au moyen d'une couronne aimantée il put transporter une maladie d'un sujet à un autre et trouva cette «loi de transfert» que Charcot ne fit que pressentir.

L'hypnotisme que le docteur Edgar Barillon et les suivants de Charcot continuent à pratiquer un peu au hasard, et non sans quelque routine, a trouvé des expérimentateurs surprenants en le lieutenant-colonel de Rochas et le docteur Baraduc. Ces derniers en reviennent à l'hypnotisme du fluide, il rejette des suggestionnisme de Nancy et des hypnotiseurs de la Salpêtrière. M. Baraduc, au moyen de son biomètre, enregistre une déperdition de force vitale de la part de l'hypnotiseur en faveur de l'hypnotisé, et M. le lieutenant-colonel de Rochas photographie chez Nadar l'âme, le fantôme intérieur de ses sujets qui, en état de transe, se projette hors d'eux jusqu'à être sensible à la plaque.

Avec Charcot l'hypnotisme n'est pas mort.

JULES DOIS.

DOCUMENTS

Arrangement Franco-Anglais concernant les possessions des deux pays au Nord et à l'Est de Sierra-Leone.

Voici le texte de l'arrangement entre la France et la Grande-Bretagne fixant la frontière entre les possessions françaises et anglaises au nord et à l'est de Sierra-Leone:

Les commissaires spéciaux nommés par les gouvernements de la France et de la Grande-Bretagne, en vertu de l'article 5 de l'arrangement du 10 août 1893, n'étant pas parvenus à tracer une ligne de démarcation entre les possessions des deux puissances, au nord et à l'est de Sierra-Leone, conformément aux dispositions générales de l'article 2 du dit arrangement, de son annexe I et de son annexe II (Sierra-Leone), et aux indications de l'arrangement du 20 juin 1891, les plénipotentiaires soussignés, chargés, en exécution des déclarations échangées à Londres, le 5 août 1890, entre le gouvernement de la République française et le gouvernement de Sa Majesté britannique de déterminer les sphères d'intérêt respectives des deux pays, dans les régions sud et ouest du moyen et du haut Niger, se sont entendus pour fixer, dans les conditions ci-après énoncées, la ligne de démarcation des territoires susmentionnés:

Article premier.—La frontière part d'un point sur la côte de l'Atlantique, au nord-ouest du village de Kiragba, déterminé par l'intersection d'un arc de cercle de 500 mètres de rayon, décrit du centre dudit village, avec la ligne des hautes eaux.

De ce point, elle se dirige vers le nord-est, parallèlement au chemin de Kiragba à Itoobani (Itoobani), qui passe par ou près des villages anglais de Fungala, Robaut, Mengeli, Mandimo, Momolomina et Kongobutia, à une distance égale de 500 mètres du milieu dudit chemin jusqu'à un point situé à égale distance du village de Kongobutia (anglais) et du village de Digupali (français); à partir de ce point, elle tourne au Sud-Est et coupe le chemin à angle droit, et arrive à 500 mètres au Sud-Est dudit chemin, le suit parallèlement à la même distance de 500 mètres, mesurée comme ci-dessus, jusqu'à ce qu'elle atteigne un point situé au Sud du village de Digupali, d'où elle gagne en ligne droite la ligne de partage des eaux de la chaîne de collines qui commence au Sud du village ruiné de l'Assimolia et marque distinctement la ligne de séparation entre le bassin du la rivière Mellacore (Mellacore) et celui de la Grande-Scarles ou Kolonté.

La frontière suit cette ligne de partage des eaux, laissant à la Grande-Bretagne les villages de N. Bogoli (Bogoli), Mossilly, Malaguisa, (Lokoya), Maford (Maford), Tanné (Tanné), Madina (Madina), Obolena, Obolo, Balimiri, Massini et Gambadi; et à la France, les villages de Robaut (Robaut), N. Tugon (N. Tugon), Daragou (Daragou), Kuni, Tambal-

ja, Kelmakono (Kelmakono) Fongisa (Fongisa), Talansa, Tagani (Tagani), et Maodea, jusqu'au point le plus rapproché de la source de la rivière Mola; de là, elle se dirige en ligne droite sur la dite source, suit le cours de la dite Mola jusqu'à sa jonction avec la Mola, puis le thalweg de la Mola jusqu'à son confluent avec la Grande-Scarles ou Kolonté.

De ce point, la frontière suit la rive droite de la Grande-Scarles (Kolonté) jusqu'à un point situé à 500 mètres au sud de l'endroit où aboutit, sur la rive droite, le chemin qui conduit de Orelia (Vullia) à Oosou (Vosou) par Lucenia. A partir de ce point, elle coupe la rivière et suit une ligne tirée au sud du chemin jusqu'à la rencontre d'une ligne droite déterminée à ses extrémités par les points suivants: 1^o un point situé en amont et à 500 mètres du coude que décrit la rivière Kora au nord du village de Lucenia, à environ 2,500 mètres de ce village et à environ 5 kilomètres de la rivière Kora; 2^o un point situé en amont et à 1500 mètres, à l'ouest, du centre du village de Lakhsa; elle suit alors le thalweg de la rivière Kita jusqu'à son confluent avec le Lolo.

De ce confluent, elle s'enfonce en ligne droite la Petite-Scarles ou Kaba, en un point situé à 4 milles anglais (6,400 mètres) au sud du 10^e parallèle de latitude nord; elle suit le thalweg de la Petite-Scarles jusqu'à son intersection avec la ligne de partage des eaux entre le bassin du Niger, d'une part, et les bassins de la Petite-Scarles et des autres rivières qui se jettent, vers l'ouest, dans l'océan Atlantique, d'autre part.

La frontière suit enfin ladite ligne de partage des eaux vers le Sud-Est, laissant Kalleri à la Grande-Bretagne et Erimakono (Erimakono) à la France; jusqu'à son intersection avec le parallèle de latitude qui passe par Tembikunda, c'est-à-dire la source du Tembiko ou Niger.

Art. 2.—La frontière déterminée par le présent arrangement est inscrite sur la carte ci-jointe.

Art. 3.—Dans la pensée des parties contractantes, le présent arrangement: complet et interprète l'article 2 de l'arrangement du 10 août 1893, ainsi que l'annexe I et l'annexe II (Sierra-Leone) dudit arrangement et l'arrangement du 20 juin 1891.

Fait à Paris, le 21 janvier 1893.

(L. S.) Georges Benoit.
(L. S.) J. H. H. H. H.
(L. S.) E. C. H. P.
(L. S.) A. Croix.

ANNEXE

Bien que le tracé de la ligne de démarcation sur la carte annexée au présent arrangement soit supposé être généralement exact, il ne peut être considéré comme une représentation absolument correcte de cette ligne, jusqu'à ce qu'il ait été confirmé par de nouveaux levés.

Il est donc convenu que les commissaires ou délégués locaux des deux pays qui pourront être chargés, par la suite, de déterminer tout ou partie de la frontière sur le terrain, devront se baser sur la description de la frontière, telle qu'elle est formulée dans l'arrangement.

Il leur sera loisible au même temps de modifier ladite ligne de démarcation, en vue de la déterminer avec une plus grande exactitude, et de rectifier la position des lignes de partage, des chemins ou rivières, ainsi que des villages ou villages indiqués sur la carte susmentionnée.

Les changements ou corrections proposés d'un commun accord par les commissaires ou délégués seront soumis à l'approbation des gouvernements respectifs.

JUSTICE CHINOISE

COMMENT ON CHATIE LES TRAITRES

A titre de curiosité, nous découpons dans un journal du Tonkin les détails de l'exécution des traitres en Chine:

Le condamné est attaché sur une planche maintenue droite par un support en bois puis le bourreau opère délicatement de la façon suivante:

- 1^o Il brûle les paupières retournées.
- 2^o Cloue les oreilles à la planche.
- 3^o Appuie un pied sur le ventre du patient, lui ouvre la bouche et, à l'aide de pinces, en arrache longuement la langue.
- 4^o Enduit les mains du patient de goudron et y met le feu;
- 5^o Item pour les pieds.
- 6^o Cinq minutes d'arrêt; un hérald proclame la débâcle du traitre et supplie l'audace de ne pas le recevoir dans son sein.
- 7^o Puis le bourreau recommence:
- 8^o Il brûle les dents;
- 9^o Pend le nez du patient et, enfin, apporte une seringue emplit d'huile bouillante et lui en donne un... cylindre.
- En France, nous envoyons les traitres à l'éclat de la tête.

Les nouveaux paquebots

DU «NORDDEUTSCHER-LOYD», DE BRÈME

Cette puissante Compagnie possède, depuis peu, deux paquebots à deux hélices qui ont été construits à Kibing près de Danzig, dans les chantiers Schichau, qui avaient jusqu'à présent une grande réputation pour la construction des torpilleurs. Ces deux grands vapeurs, de 6000 tx, se nomment l'«Einz-Regent-Luitpold» et l'«Einz-Regent-Luitpold» et sont destinés aux services subventionnés de cette Compagnie, c'est-à-dire aux lignes de Chine et d'Australie.

Ils ont 133 m. 40 de longueur 15 m. 51 de

largeur et 10 m. 05 de creux. Leurs emménagements sont disposés pour 80 passagers; de première classe 8, de seconde et 100 de troisième. Les logements des premiers sont dans le milieu du navire et sur le pont supérieur; ceux des seconds tout à fait à l'arrière et ceux des émigrants sur le pont principal.

Il y a un pont de promenade, de 61 mètres de longueur, au-dessus duquel se trouve une tente fixe en bois sur laquelle reposent les chantiers supportant les embarcations. Les deux machines sont à triple expansion. Ces paquebots sont disposés pour la navigation dans les pays chauds et pour en même temps des perfectionnements les plus récents.

EGLISES CADITANES

LA CATHÉDRALE NOUVELLE

(suite)

12^e autel.—Un tableau, achevé en 1839, de Joseph Garcia Chicano, peintre de Cadix; il représente Saint Joseph assis, avec l'enfant Jésus debout sur ses genoux. Saint Joseph prie l'enfant de bénir le peuple et l'enfant accédant à ses prières, le bénit.

On y voit aussi un autre tableau, du même genre, au pinéau du Chicano (1839), et représentant Saint Antoine de Padoue.

Presque tous les ornements de cette chapelle ont été faits aux frais de madame Jofia Maria Picardo.

Les deux grandes niches sont occupées par deux statues de Saint Jean Baptiste et Saint George.

La chapelle possède une très belle sculpture en bois représentant un enfant crucifié revêtu de l'habit du trinitaire. Cette sculpture se trouvait auparavant dans une église de Jerez, et je crois que c'est à propos de cette œuvre d'art que Théophile Gautier en parlant de la Cathédrale de Cadix dit: «Je ne dois pas, cependant, passer sous silence un petit martyr de sept ans, crucifié, sculpture en bois peinte, d'un sentiment parfait et d'une délicatesse exquise. L'enthousiasme, la foi, la douleur, se mêlent dans les proportions enfantines sur ce charmant visage; de la manière la plus touchante.»

13^e autel.—L'enfant égaré discutant avec les docteurs. C'est un tableau très ancien qui était auparavant à la cathédrale vieille. L'original fut repeint par le chanoine Jérôme Maria, tel qu'on le voit aujourd'hui.

Au-dessus de ce tableau on voit un autre représentant l'Enfant Jésus embrassé à la Croix. Il fut fait à Séville par Antonio Quezada. La chapelle possède en outre deux petites statues en marbre représentant la Conception et Saint François de Paul. Les deux grandes niches sont occupées par une Sainte Barbara et par Saint Vincent Ferrer.

Grande Sacristie.—Dans l'antichambre on voit un Saint Jérôme peint par Clemente Torres et dans une urne le modèle du monument fait par Torro et Cayon qu'on place à la Cathédrale le jeudi saint.

L'autel de la sacristie possède un relief représentant l'apparition de Jésus à sa mère, un tableau représentant Sainte Marie Madeleine pénitente et un Saint Christophe en marbre.

14^e autel.—L'Adoration des Rois, grand tableau d'Agustin del Castillo et dont quelques parties semblent peintes par Velazquez. Au dessus un groupe de Notre Dame des Angoisses, sculpté par Arco, et qui, à appartenu à la Chartreuse de Jerez.

Ce fut cette chapelle qui brûla la nuit du 6 janvier 1832.

15^e autel.—Sainte Thérèse de Jésus, tableau peint à Séville en 1693 par Cornelius Schul, style de Morillo.

Les grandes niches sont occupées par la statue en bois de Saint Nicolas de Tolentino, qui a appartenu à l'ancien convent de Saint Agustin, et par celle de Saint Patrice qu'on put contempler longtemps dans la chapelle royale du Populo.

Dans un autre petite niche, se trouve la statue de Saint Crisostome, tirée de la Chartreuse de Jerez.

16^e autel.—Dédicé à Saint Paul. C'est dans cette chapelle que l'on déposa, en 1810, pendant toute une nuit le cadavre du général Solano, massacré par la populace.

A la demande adressée en 1829, à sa majesté par Juan Joseph Arbo, évêque de Cadix on donna à la Cathédrale le chœur de Sainte Marie de las Cuevas (chartreuse de Séville) qui se trouvait alors au musée de Séville.

Ce chœur était l'œuvre de Pierre Duque y Cornejo, sculpteur et peintre, né à Séville en 1077 et élève de Pierre Roddan.

La Cathédrale possède en outre quelques autres objets de valeur:

Une croix, offerte par le roi Alphonse-le-Sage, et ornée de petits médaillons représentant la Passion.

Une autre croix, plus petite de la même époque et toute en filigrane.

Un calice en argent doré de onze pouces de haut, ayant en relief tous les attributs de la passion, de même que les images de Jésus, de la Vierge, de Saint Jean et d'un autre Saint. On ne s'en sert que pour le déposer chaque année dans le monument du jeudi saint.

Un grand ostensorio en or garni de pierres

